

Mon fils Vincenzo et moi regardions les étoiles, allongés sur le toit de mon hôtel particulier. Je lui montrais du doigt les planètes et les constellations d'étoiles que nous venions d'observer à la lunette astronomique. C'était très important pour moi de partager avec mon fils cette passion dévorante qu'était l'astronomie. Nous restâmes quelques heures à parler, profitant de la douceur nocturne florentine. Puis nous nous assoupîmes, la tête remplie d'étoiles.

Trente ans auparavant, j'habitais à Venise avec ma compagne et nos trois enfants. Notre maison était de taille modeste, aussi nous avions pour habitude de flâner dans la cité lacustre. Manger dans une auberge près de la basilique Saint-Marc, se promener le long du grand canal, sentir les épices orientales émanant des échoppes des marchands, admirer les palais majestueux du quartier Rialto, telles étaient nos activités familiales favorites.

A cette époque, j'étais professeur de mécanique appliquée et de mathématiques à l'université de Padoue. Je donnais aussi des cours particuliers à de riches étudiants. J'avais en somme très peu de temps à consacrer à ma famille et à mes recherches. Mais un jour, un événement bouleversa ma vie. Je reçus une lettre d'un collègue hollandais me décrivant une lunette capable d'agrandir jusqu'à cinq fois l'image. Il m'avait envoyé un plan de la lunette, il savait que j'étais un touche à tout. Et il avait raison! Les matières que j'ai apprises et parfois enseignées étaient pléthores, la mécanique, les mathématiques, l'architecture militaire,... Je m'intéressais à toutes les matières scientifiques, pourquoi ne pas essayer l'optique.

Je construisis ma propre lunette en modifiant quelque peu le plan. J'utilisai deux lentilles, une concave et une convexe, pour avoir une vision la moins déformée possible. Après plusieurs tentatives, j'obtins une lunette grossissant trente fois l'image. J'étais impatient de montrer mon nouvel instrument à ma compagne.

Dans la soirée, une fois les enfants couchés, je sortis ma lunette et la dirigeai vers des habitations assez éloignées. On pouvait voir très distinctement les scènes de la vie quotidienne, ponctuées de rires et de larmes, qui s'y déroulaient. Plus loin, un couple d'amoureux faisait l'amour. C'était un appel du pied à ma compagne qui avait délaissé ses devoirs conjugaux à la naissance de notre troisième enfant. En tant qu'homme, j'avais des besoins à assouvir.

Comme tous les matins, avec la rigueur et la promptitude qui me caractérisaient, j'enfilai ma gabardine, attrapai au vol ma sacoche en cuir pleine fleur et embrassai mes enfants alignés devant l'entrée. Je m'engouffrai dans la rue en cette magnifique journée qui commençait très bien et la suite prévue des événements ne faisait que renforcer mon sentiment de bien-être. Aujourd'hui c'était jeudi et le jeudi je savourais les plaisirs défendus avec Olga, une fille de joie de la maison Yalkta, haut lieu vénitien de la luxure. Mes entrailles s'enflammaient à l'image des seins pulpeux de la catin que je mordrais à pleines dents d'ici peu.

Olga m'attendait, vêtue de sa vieille chemise de nuit. Quand elle l'enleva, je me jetai sur elle, libérant ainsi mes instincts les plus sauvages trop longtemps contenus par la mère de mes enfants. Après une étreinte interminable pour Olga, mêlée de petits gémissements simulés, je me retirai dégoulinant de sueur. J'étais essoufflé, je n'étais pas habitué à tant d'efforts. Je me rhabillai sans même un regard pour Olga et quittai la chambre. Alors que j'empruntais le couloir à la lumière tamisée, je tombai nez à nez avec deux prêtres inquisiteurs en charmante compagnie. Pour le coup, je ne craignais aucune dénonciation de leur part.

Marina nous avait préparé ses délicieuses lasagnes pour le dîner. Durant le repas, elle était anormalement silencieuse, comme si elle savait que je venais de la tromper. Ce silence pesant me mettant mal à l'aise, je me dépêchai de manger et invitai notre fille aînée Virginia à me

rejoindre sur la terrasse. Je voulais cartographier la Lune à l'aide de ma lunette et me servir des talents de peinture de ma fille pour dessiner ce que j'observais. Virginia était ravie de m'assister dans mes recherches et moi j'étais très fier d'elle.

Notre premier dessin de la Lune fut surprenant. La ligne frontière entre la zone éclairée de la Lune et la zone sombre n'était pas rectiligne. C'était la signature de la présence de montagnes et de cratères. Quel bouleversement, j'étais en train de révolutionner l'astronomie. Le postulat d'Aristote, adopté par l'église, voulait que la surface de la Lune fut lisse. Or ce n'était pas le cas. Avec ma fille, nous réitérâmes les observations plusieurs soirs de suite afin d'examiner les différentes phases de la Lune. Virginia ne se rendait pas compte de la portée de notre découverte, moi si.

Les jours suivants, je n'avais plus envie d'enseigner. J'étais obnubilé par mes observations nocturnes du ciel. A ma décharge, dès que je pointais ma lunette vers le ciel étoilé, je faisais des découvertes. En quelques jours seulement, j'observai que la Voie Lactée était constituée d'une myriade d'étoiles et je remarquai l'existence de quatre satellites en orbite autour de Jupiter.

Comme chaque premier vendredi du mois, nous nous réunissions, mes amis et professeurs Fra Paolo Sarpi, Giovanni Francesco Sagredo et moi-même, pour parler de faits scientifiques et philosophiques. Nos réunions étaient toujours accompagnées d'une bonne bouteille de chianti. Ce soir, l'ordre du jour était bien sûr mes récentes découvertes. Outre le fait qu'elles constituaient un réel progrès en astronomie, elles étaient en totale contradiction avec le modèle géocentrique adopté par l'église. J'étais maintenant persuadé que la Terre tournait autour du Soleil et non l'inverse, comme Copernic avant moi. Nous en discutâmes une bonne

partie de la nuit. Je me résolus à suivre les conseils de mes amis. J'écrivis un ouvrage relatant mes découvertes, il s'intitula Sidereus Nuncius, le messager des étoiles.

Contre toute attente, ce livre fut un succès. Je passai très vite de l'anonymat à la notoriété, avec en prime une place de professeur à l'université de Pise, dans ma Toscane natale. Je décidai de partir vivre à Florence, près de Pise. Ce départ scella la fin de mon couple avec Marina. Elle ne voulait pas me suivre. Notre couple était à bout de souffle, une relation platonique s'était installée entre nous. En revanche, ce fut un véritable déchirement pour moi de placer mes deux filles dans un couvent. Quant à mon fils, il intégra une école militaire. J'étais persuadé qu'il sortirait officier, je lui avais déjà donné des cours de mécanique militaire, montré comment se servir d'un compas de proportion, d'un sextant et d'une longue-vue de ma fabrication.

A peine arrivé à Florence, je fis d'importantes découvertes, comme l'existence des taches solaires et des phases de Vénus. Celles-ci déclenchèrent d'innombrables attaques à mon encontre de la part des adeptes d'Aristote et du géocentrisme. A cette époque je me sentais si seul, la maison était désespérément vide. Mes enfants me manquaient, j'aurais tellement eu besoin de leurs soutiens. Par contre, je ne regrettais pas la vie avec mon ex-compagne, preuve s'il en était que notre séparation était arrivée au bon moment. Je décidai de rendre visite à mes deux filles au couvent d'Arcetri.

Livia et Virginia m'attendaient, assises sur un banc ombragé à l'extérieur du couvent. Elles m'accueillirent avec un large sourire. Elles me racontèrent la vie quotidienne au couvent, les séances de prière, les repas frugaux, le travail au potager. Elles ne m'en voulaient pas de les avoir placées dans un couvent. Bien au contraire, elles semblaient épanouies, avec toujours

une petite étincelle au fond des yeux. Elles étaient en état de béatitude permanente, ce qui me rendait presque envieux.

J'étais admiratif devant cette foi sans limite que je ne comprenais pas. Et si mes filles vivaient un bonheur total en continu? "Quand tous nos sens sont en éveil, quand on est hors du temps, quand on perd son identité, ne faisant qu'un avec la nature qui nous entoure" pensais-je. Je n'avais connu un tel bonheur que deux fois dans ma vie, pendant mon enfance. Sur une plage déserte, le corps à moitié immergé, bercé lentement par les vagues de la mer Tyrrhénienne. La seconde fois, sur une barque au milieu du lac de Côme, une brise légère atténuant les effets d'un Soleil de plomb.

Nous passâmes l'après-midi à bavarder au bord d'un étang. En guise de goûter, nous dégustâmes une tomme de chèvre accompagnée d'une tranche de pain de seigle et agrémentée d'un filet d'huile d'olive, le tout fabriqué au couvent. Avant de nous quitter, ma fille aînée me confia que dorénavant elle s'appelait sò ur Marie Céleste, en hommage à son papa passionné d'étoiles. J'étais très ému. Je partis requinqué, prêt à affronter mes détracteurs.

Je ne croyais pas si bien dire. Les attaques de la part du clergé se faisaient de plus en plus virulentes. Je dus même me rendre à Rome pour plaider ma cause devant un collège de cardinaux. Sans surprise, ils m'interdirent d'enseigner le système héliocentrique de Copernic. Je fis le dos rond mais restai en veille.

Un matin de décembre, j'entendis un léger aboiement devant ma porte. Quand je l'ouvris, je me trouvai face à un chiot, tout tremblotant de froid et de peur. Je me dis qu'une compagnie animale, dépourvue de tout jugement, serait finalement une bonne chose. Je le recueillis et le prénommâi Firenze, du nom de ma chère patrie. Il était très affectueux, nous nous

échangeâmes l'amour que nous avons à donner et dont nous avons besoin. Sans m'en rendre compte, j'étais en train d'agrandir ma petite famille et ce n'était pas fini.

Comme chaque semaine depuis bientôt un an, je poussai la porte vermoulue de la maison close, non sans avoir jeté un regard aux alentours pour m'assurer qu'on ne m'avait pas vu rentrer. Ma journée de cours m'avait fatigué, mais pas au point de renoncer à plonger tête baissée entre les cuisses de la divine Cristina. Après une bruyante altercation avec le patron du bordel à propos de l'augmentation des tarifs, je montai prestement vers la chambre du bonheur.

Nous fîmes l'amour puis, regardant tous les deux le plafond, Cristina m'interrogea sur les étoiles. Il y avait toujours ce petit moment de complicité entre nous, nous étions presque devenus amis. Mais aujourd'hui j'écourtai la discussion sur les astres, j'avais une proposition qui me tenait à cœur à lui soumettre. Je voulais racheter sa liberté pour qu'elle vînt vivre à mes côtés. Elle fondit en larmes, je pris cela pour un oui. Les discussions avec le patron de la maison close furent âpres et difficiles. Je devais combler un énorme manque à gagner selon lui. Nous nous mîmes d'accord sur une somme rondelette. Ma maison redevint joyeuse et animée!

Me sentant vieillir et estimant que ma carrière était derrière moi, je décidai d'écrire certaines de mes convictions scientifiques trop longtemps refoulées par l'église. Dans ce dernier ouvrage, je confirmai sans équivoque que seul le modèle de Copernic, incluant notamment l'héliocentrisme et le mouvement de la terre, était correct. Comme je le pressentais, je fus appelé à comparaître devant un tribunal de l'inquisition. Durant le procès j'étais fatigué, déprimé et j'avais surtout peur de mourir brûlé vif. Par conséquent, je choisis en désespoir de

cause d'abjurer ma doctrine copernicienne. "Et pourtant elle tourne" pensais-je à propos du mouvement de la Terre.

Mon fils Vincenzo et moi regardions les étoiles, allongés sur le toit de mon hôtel particulier. Je lui montrais du doigt les planètes et les constellations d'étoiles que nous venions d'observer à la lunette astronomique. J'étais en fin de vie, ce moment de complicité avec mon fils n'était que du bonheur. Quant à mes filles, toujours aussi radieuses, elles m'avaient rendu visite la semaine dernière. J'étais un père comblé.

Six mois plus tard, mourut Galileo Galilei.